Document généré le 25 avr. 2024 01:54

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Yeux fertiles

Numéro 83, automne 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13522ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (83), 147–152.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean Pelchat
La survie de Van Gogh
XYZ éditeur, 1999, 112p.

> «Dans la vie du peintre, peut-être la mort n'est pas ce qu'il aurait de plus difficile.»
>
> *Lettre de Van Gogh* [p. 129], 2e volume.

D'entrée de jeu, des préparatifs de voyage. Un amateur de peinture s'apprête à partir. Destination: Auvers-sur-Oise, lieu de la mort de Vincent Van Gogh. Le voyageur souhaite y être précisément au moment où le peintre mettra fin à ses jours, soit le 27 juillet 1890. Anicroche à son plan initial: il arrive trop tôt dans le champ de blé. Van Gogh, dérangé par sa présence, ne se suicide pas.

Cette première entorse à l'histoire réelle devient le début de l'histoire de sa survie, la trame principale du roman. Le voyageur se fait du souci pour le peintre qu'il vénère et découvre, l'espace de quelques heures. Il le quitte en s'assurant qu'il ne réitérera pas sa tentative et qu'il aura de quoi subsister aisément. Van Gogh ne saura pas qui était ce bienfaiteur, mais peu importe, il dispose d'une somme suffisante pour mettre un terme à ses misères et à celles de Théo, son frère plus que fidèle.

Vincent et Théo s'aménagent une vie confortable, de peintre pour l'un, et de marchand de tableaux pour l'autre. Ils connaissent succès et fortune. Quant au bonheur, il faudra repasser: les humeurs de Théo dégénèrent en folie agressive et Vincent, quoique plus paisible, s'assombrit. Les toiles qu'il peint à présent manquent de force, de cette vie qui imprégnait les œuvres antérieures et transformait le regard. Ce sont toiles de survie et Vincent en est troublé. Ses réflexions, il se les fait à part soi, même si les rencontres avec d'autres peintres se succèdent au fil des ans. Cézanne et Picasso, qu'il côtoiera, ne sauront assouvir sa soif de compagnonnage, de partage authentique permettant d'élucider la question qui le tourmente: «Qu'est-ce que la peinture?» Les autres demeurent ces monstres sacrés, s'isolant dans leur mythologie personnelle. En leur compagnie et de façon générale, Van Gogh paraît plus simple, plus près de la réalité. Dans cette perspective, il succombe aux charmes de Fernande, la maîtresse de l'intempestif Picasso.

La peinture de Vincent se modifie avec le début du vingtième siècle. Plus seul que jamais, il renoue avec le fil de

sa vie par ce qui, somme toute, survit véritablement: non pas lui, mais la peinture, les toiles nouvelles ou projetées où il se retrouve. Du coup, il rencontre la mort, de nouveau, sa compagne réelle. Il ne la déjouera pas.

Le roman s'achève sur l'image du voyageur à jamais déstabilisé, ayant malgré tout en main les quelques preuves de son passage-éclair à Auvers-sur-Oise. Roman heureux par le ton qui jamais ne s'appesantit même aux pages les plus sombres, aussi par la réflexion soutenue sur la peinture, la richesse des interrogations, des réponses esquissées et celle du contexte évoqué. Heureux enfin par l'écriture qui épouse l'époque sans artifices, l'actuelle, celle du voyageur, ou l'antérieure, celle du peintre en ses années de survie. Une réserve peut-être: au fil du récit, les personnalités qui croisent Van Gogh se succèdent et disparaissent plutôt abruptement, si bien qu'elles ne parviennent pas tout à fait à devenir de réels personnages de roman aux yeux du lecteur.

Hélène Lépine

Gilberto Flores Patiño
Le dernier comte de Cantabria
Éditions Fides, 1998

Le dernier comte de Cantabria se fait appeler Monsieur Arzate, sans plus. Il habite désormais San Miguel de Allende, où il a charge de la bibliothèque municipale. Depuis son retour dans sa ville natale, il y vit comme un étranger et choisit d'en ignorer l'évolution. De l'ancienne demeure familiale il n'occupe, à dessein, que quelques pièces. M. Arzate s'exclut volontiers d'une réalité qu'il préfère voir à travers les brumes du rêve, du souvenir de lectures ou encore celles d'une douce folie avec laquelle il joue, évitant ainsi de remonter le cours d'une mémoire visiblement tronquée. Il n'a pas d'amis, pas de femme ni d'amantes, sinon celles qu'il s'invente dans la solitude de ses nuits. La lignée risque de s'éteindre avec cet homme sans contours, sans âge, résolu à demeurer en marge du monde et à pousser plus loin les jeux de l'écart et de l'oubli ne le renvoyant pourtant toujours qu'à lui-même, à son être atrophié, fragmenté.

Cependant, Doña Estela invite le bibliothécaire à venir chez elle le jeudi pour l'instruire, ainsi que sa fille, Angelita, femme également sans âge et apparemment bête. M. Arzate découvre une Angelita autre, passionnée, vivant en imagination à la mesure de la force incantatoire du *Cantique des cantiques* dont elle se récite les versets de mémoire. Angelita, l'amoureuse idéale masquant sa fougue sous des dehors hébétés, lui rend visite une nuit et le bouleverse tellement qu'il sombre dans l'angoisse: lui, si fervent de songes, désespère de savoir s'il a rêvé ou non cet heureux épisode. Angoisse et fièvre se mêlent. M. Arzate délire. Il inquiète les quelques personnes qui le voient. Il dérange surtout l'abbé qu'il a provoqué sans le vouloir et qui le provoque à son tour en lui jetant méchamment à la tête le souvenir tragique que le bibliothécaire tenait à distance, comme danger mortel, depuis tant d'années et par tant de subterfuges devenus inconscients. En pénétrant, par la suite, dans les pièces condamnées de la maison mais depuis toujours entretenues par les domestiques, Benita et Viviana, M. Arzate renoue peu à peu avec l'enfant qu'il était, revit joies et horreurs. Après la tristesse enfin consentie, renaît le désir bien réel d'Angelita qu'il reverra coûte que coûte.

Le récit maintient le lecteur dans cet espace mental où réel et irréel se confondent, dans l'univers des multiples possibles chers à Borges, à Fuentes, soulignant ainsi la puissance nécessaire de l'inconscient. Comme dans certains récits de Fuentes, lecteur et protagoniste ne cessent de se demander si ce qui leur arrive est vraiment en train de se produire. La fin de ce récit subtil se chargera d'éclairer l'essentiel de ce qui précède sans jamais en atténuer la richesse. L'ensemble du texte se nourrit du mystère et de la magie des possibles évoqués au fil des visions ou des souvenirs d'Arzate. Par ailleurs, la fluidité des passages du monologue au dialogue ou encore l'insertion du dialogue au fil du monologue font en sorte que le lecteur suive toujours de près les méandres de l'esprit d'Arzate, participe de ses réflexions mais aussi de ses manques, ce qui le rend très attachant.

Outre le bibliothécaire, chaque personnage possède un ton propre et juste qui le rend très identifiable dans ce récit bien mexicain et universel à la fois où se retrouvent, parfois pêle-mêle, les notables, les dames patronnesses, les domestiques, les ouvriers, les gringos, l'abbé et, avec eux, les figures du père, de la mère.

Roman de la mémoire souveraine, *Le dernier comte de Cantabria* séduit par le parcours imprévu et surprenant qu'il fait emprunter au lecteur. Une très bonne lecture.

Hélène Lépine

Hédi Bouraoui
Rose des sables
Vermillon, 1998, 117 pages

Le projet de l'auteur ne manque pas d'ambition. Ce recueil se présente comme un conte poétique et philosophique improvisant sur des thèmes tels que l'exode et la mémoire. On peut facilement séparer le texte en trois parties, la première correspondant vraisemblablement aux neuf premiers chapitres et étant principalement associée à Rose. Celle-ci est surtout rattachée au passé, aux origines et aux valeurs transmises. Il faut tenir compte du caractère sauvage de ce personnage qui est allégorique (comme les autres personnages d'ailleurs). La rose représente un peu la nature (par opposition à la culture). Cette partie, qui est la plus intérieure, fait la promotion de valeurs telles que la solitude, la spiritualité et l'amitié.

Par ailleurs, on dirait que c'est par la solitude que tout commence et que tout s'accomplit, comme si cela était une valeur primordiale menant à l'accomplissement de soi:

> Personne ne sait que Rose est solitaire
> perchée
>
> inconnue sur une dune
> dans ces immensités
> bordées par des pays
> et des pays
> La solitude a-t-elle jamais fait mourir quelqu'un? [p. 8]

Je dirais que c'est la partie la plus intéressante du fait qu'elle préfigure un peu les autres et qu'elle est plus intérieure, symbolique et poétique. Elle met en place les éléments et les thématiques importantes de l'œuvre alors que les autres parties tiennent plus du récit.

La deuxième, consacrée à Tar, le fils de Rose, est plus initiatique, axée sur l'exode, le départ, les expériences, et c'est ici que surgit la problématique de l'immigrant. Un peu moins poétique, mais néanmoins philosophique, elle entre dans le vif du sujet et met en évidence le premier contact de Tar avec un pays autre que le sien (l'altérité, en somme), vraisemblablement la France:

> Tar choisit
> dans le pays de fleur de lys
> sa marraine Belleau
> qui l'accueille de tout son cœur de révoltée
> Le filleul
> se met à admirer
> la devise de son drapeau
>
> Liberté Égalité Fraternité [p. 64]

Entre parenthèses, soulignons l'habileté que déploie l'auteur à évoquer les choses sans nécessairement les nommer, quoique ce soit le propre de la plupart des poètes. La langue française sert de tremplin et d'ouverture sur le monde au personnage de Tar. Cette phase constitue une succession d'épreuves pour lui et il devra faire face au mépris de ses nouveaux concitoyens et assumer la déception amoureuse. Mais le contact avec la France n'est pas que négatif. Il semble toutefois relié essentiellement à l'apprentissage. Cela paraît être la fonction principale de cette partie du recueil.

Enfin, la troisième partie se passe en Amérique, apparement au Québec, si l'on en croit toutes les références à une quotidienneté qui est la nôtre: Burger King, la librairie de M. Tranquille, etc. Le paysage québécois revêt néanmoins un caractère universel puisque c'est dans sa nouvelle patrie que Tar se réalise vraiment. Il prend une distance avec le passé tout en sachant conserver l'essentiel des valeurs de sa lignée (Rose). C'est la phase de la maturité. Incidemment, la poésie ne semble plus une priorité, comme si l'écriture était une contrainte ou un outil menant à l'accomplissement du sujet:

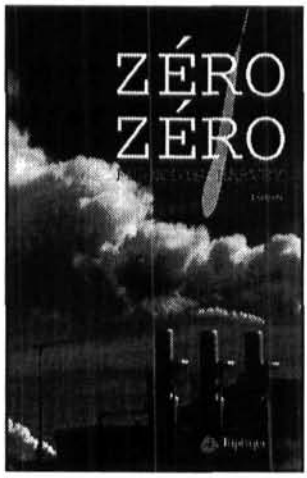
> Mais la poésie
> n'a jamais nourri
> personne
> ce n'est qu'un souffle
> d'oiseaux inconnus [p. 103]

Le rôle de la poésie demeurerait-il secondaire dans l'histoire? Cette dernière partie soulève également des questions importantes, comme celle des droits des Amérindiens (qui aurait peut-être eu avantage à être plus approfondie). Elle se veut contemporaine, plus complète en somme puisqu'elle récupère du même coup les éléments principaux, les valeurs et les thèmes abordés au début. On notera également que le sujet, sans nécessairement rompre avec le passé, coupe le cordon ombilical, s'affranchissant symboliquement et psychologiquement de la mère:

> Tar
> ne rentre pas
> dans le giron de maman Rose
>
> pour retrouver
> son parfum et ses épines
>
> Il l'emporte
> sur le nez de son âme
> pour l'instaurer
> dans le royaume du Nordir [p.111]

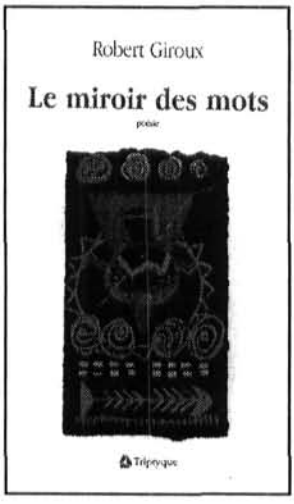
Reconnaissons que ce texte se démarque de la poésie et du conte tels qu'on les connaît habituellement. L'écriture de Bouraoui est très évocatrice et sensuelle. Il fait montre d'une habileté exceptionnelle, renforcée par une perspective narrative appuyée elle-même par un fil conducteur qui permet au lecteur de s'y retrouver facilement. Il est vrai qu'il n'en est pas à son premier livre (dix-huit recueils de poésie et trois romans). J'apprécie également le propos universel qui s'éloigne du déjà-vu et du folkore, et qui opte pour la sincérité et la profondeur. Le tout est complété par les magnifiques illustrations d'Adam Nidzgorski.

Martin Thisdale



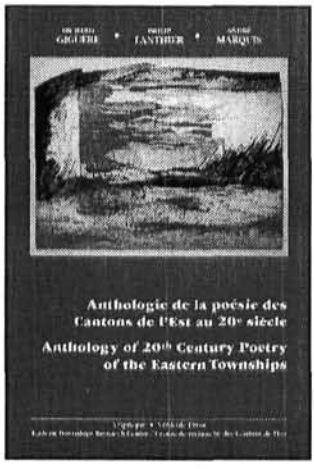
François Harvey
Zéro-Zéro
roman, 180 p., 18 $

Aproché par un mystérieux contact, un journaliste de choc est informé de la pire menace à peser sur l'humanité. Il tente alors de briser un épais complot du silence mais se heurte sans cesse aux services secrets, aux organes de répression les plus cruels et les plus sophistiqués, et à d'efficaces manœuvres pour le réduire au silence. Livré sur un rythme haletant, *Zéro-Zéro* ne laisse aucun répit: on y fait des rencontres imprévues, on y apprend des pratiques insoupçonnées, on est confronté à des questions fondamentales et on trouve des réponses qui projettent leur éclairage jusque dans le monde réel.



Robert Giroux
Le miroir des mots
poésie, 51 p., 15 $

À la suite de *j'allume* et de *En mouvement*, Robert Giroux poursuit l'exploration de la voix et du ryhtme intérieurs. Progressivement, la poétisation du texte laisse la place à une narration qui, malgré tout, n'arrive pas à s'abandonner totalement au simple fait de raconter. Ainsi le désir de l'écriture s'accompagne d'une modulation de la voix qui sans cesse se pose, se reprend, se tait, s'amplifie jusqu'a ce que la plume soit déposée, comme au seuil de ce qui se cherche véritablement. Le recueil se divise en deux parties: «La nuit lève» et « Notes de passage».



Anthologie de la poésie des Cantons de l'Est au 20e siècle (bilingue)
Richard Giguère, Philip Lanthier et André Marquis (prép. et prés. par)
poésie, 247 p., 20 $

Cette anthologie regroupe des textes de Jovette-Alice Bernier, Hélène Boissé, France Boisvert, Joseph Bonenfant, Jean Civil, Hugues Corriveau, Louise Cotnoir, Gilles Des Marchais, Alfred et Clémence DesRochers, Gaétan Dostie, Louise Dupré, Claude Fournier, Michel Garneau, André Gervais, Robert Giroux, Yves Gosselin, Gaston Gouin, Wilfrid Lemoine, Robert Matteau, André Marquis, Carole Massé, Michel Muir, Daniel Roy, Éva Senécal et Robert Yergeau.